

qui se dégagait du chaos fut d'arracher au vieillard le reste de son secret. Il le voyait ébranlé, incapable de retentir des impressions accumulées pendant la moitié de sa vie. Le silence avait brisé ses chaînes et était parti ; tous les secrets affluaient aux lèvres. Il fallait que la conscience se soulageât.

Comment avait-il volé sa fortune ? Quel on était le légitime propriétaire ? Où vivait ce dernier ? Roger n'entendait rien restituer. Trouverait-il cent mille sous ?...

D'autre part, le vieillard paraissait anéanti de l'orgie de paroles et de confidences à laquelle il venait de se livrer.

Qu'un moment encore il restât à ses réflexions et de nouveau il se renfermerait dans son mutisme habituel.

Roger n'était pas de ces hommes qui provoquent l'expansion, au contraire. Son abord était glacial et réfractaire à toute sympathie ; il ne l'ignorait pas.

— Mon père, reprit-il, débarrassez-vous d'un mystère qui vous pèse. Vous en avez trop dit pour ne pas dire tout ; achève.

— Non, c'est assez, Roger. Vous êtes suffisamment renseigné. Le pain que vous mangez, l'habit que vous portez, le peu d'argent qui entre dans votre bourse, ne sont pas à vous. Que vous importe le reste ?... Vous espérez un riche héritage ?... Fumée ! Vous resterez M. le marquis d'Espignac tant que je vivrai, mais après moi le titre usurpé sera rendu à son légitime propriétaire.

— Et que serai-je alors ? fit Roger.

— Monsieur Roger d'Espignac.

— Vous me faites douter de tout ; qui êtes-vous ?...

— Je suis le frère cadet du duc d'Espignac.

— Il est mort.

— Oui.

— Eh bien ?

— Il a un fils, dit le vieillard d'une voix sourde.

— Ah ! je croyais son fils mort.

— Tout le monde en est convaincu comme vous ; mais je sais le contraire.

— Comment le savez-vous ?

A cette question le vieillard parut en proie à une émotion violente ; sa langue s'embarrassa, il n'articula qu'avec peine ces quelques mots gros de honte :

— C'est moi qui l'ai fait disparaître. Ceux qui l'emportèrent, des gitanes des Pyrénées, ignoraient sa naissance, mais je l'ai revu, il vit...

D'Espignac s'interrompit de nouveau. Son fils, après avoir attendu un instant qu'il eût repris haleine, le pressa de continuer.

— Où vit-il ? demanda Roger.

— Je ne vous le dirai pas, parce que je ne veux point que vous le recherchiez.

— Mais il connaît sa naissance ?

— Non.

— Alors, s'écria Roger, que nous importe cet homme !

— A vous, mais à moi... à moi c'est différent !...

— Votre repentir est tardif en vérité ; et quant à moi, ne vous en mettez pas en peine, je ne partage aucunement vos scrupules.

— Ne parlez pas ainsi, Roger. J'ai été plus endurci que vous au lendemain de mon crime ; mais écoutez : " Vous vous souvenez de la grande maladie que vous fîtes il y a une dizaine d'années ?

— Oui. Eh bien ?

— Mes domestiques avaient recueilli à la porte un jeune et misérable soldat congédié à la paix, grelottant de besoin et de

fièvre. Je lui fis donner une botte de paille et une couverture dans un coin des communs. Le lendemain, comme il était plus malade, j'allai le voir. Il s'appelait Languedoc.

— Tu es Languedocion ? lui demandai-je.

— Oui, monsieur, me répondit-il.

— Il y a longtemps que tu as quitté le pays ?

— Depuis ma plus tendre enfance. Des gitanes m'ont volé à mes parents, puis m'ont éduqué comme domestique à un voyageur, que je quittai pour m'engager.

Ces paroles furent un trait de lumière, je soupçonnai la vérité. Je considérai le malheureux avec plus d'attention. Sa physionomie ne m'était plus inconnue, et, dissimulant mon émotion :

— A quelle époque, lui demandai-je, ces gitanes t'ont-ils enlevé ?

Il me montra un morceau de plomb qu'il portait suspendu à son cou et me dit :

" Ils ont gravé la date là-dessus." Et je lus " 20 mars 1690."

" Ah ! je ne l'avais pas oubliée !... Par quelle fatalité cet homme était-il venu s'échouer à ma porte ? Dans cette apparente bizarrerie du hasard, je tremblais de sentir le doigt de Dieu. Je me retirai plein de trouble et je trouvai bien longues les heures que l'intrus passait sous mon toit. Aussi quelle fut ma peine lorsque mon médecin me dit le jour suivant :

— Ce pauvre diable que vous avez recueilli, monsieur le duc, ne pourra de longtemps reprendre sa route, si toutefois il en guérit.

— Qu'a-t-il donc ?

— De gros boutons noirs lui sortent de tout le corps, comme il arriva au duc de Bourgogne et à tant d'autres à Versailles.

" Alors, avec la conviction que ce rejeton funeste ne guérirait pas, je lui fis donner tous les remèdes et tous les soins. Je recouvrai ma tranquillité par la certitude de sa mort et la pensée que j'aurais fait tout mon possible pour le sauver.

" Mais bientôt, Roger, vous fîtes atteint du même mal.

" Mes yeux se dessillèrent. Dans les oruelles nuits que je passai près de vous pour surveiller votre délire, je compris qu'il y avait autre chose qu'un hasard et je sentis avec effroi le bras divin qui me frappait. Enfin, un soir, épouvanté de votre état, tremblant à votre mort prochaine, je tombai à genoux et demandai pardon à Dieu... Je fis plus : Je promis à Dieu de restituer ce que j'avais volé à son propriétaire légitime s'il m'accordait la vie de mon fils.

" Le lendemain, vous étiez hors de danger, mais votre cousin également. Allons ! Il s'agissait de tenir ma promesse... de me dépouiller... Je l'avoue, chaque fois que j'y pensais, une sueur glacée me mouillait le front. La cupidité et le devoir se livraient en moi des combats affreux. Enfin, je cherchai à m'étourdir, à oublier. Je fis la maison et un beau jour, en rentrant chez moi, j'appris que le soldat Languedoc était parti.

" Sans doute, son départ devait me soulager. Je le crus. Erreur, illusion d'une mauvaise conscience. A partir de ce jour, je ne fus plus occupé que de lui. Je le vis en rêve, je le vis sans cesse. Son image, son souvenir, ma promesse me poursuivirent. Dans maints événements je sentis des avertissements nouveaux, j'eus peur. Mon esprit s'assombrit. Et comme ces hommes sujets au vertige qui n'osent plus marcher parce qu'il voient devant eux s'ouvrir des abîmes, je n'osai plus vivre, il me semblait que l'argent de d'Espignac me brûlait les doigts, que votre existence dépendait de celle de l'autre, que vous subiriez le contre-